

PROLOGUE

GRACE

28 juin 1940.

La fin du mois de juin apporte à Jersey ses journées les plus délicieuses, parfaites. Le ciel est alors d'un bleu limpide, et le soleil du plein été jette sur le havre des Pas une lueur chaude et sirupeuse.

Grace La Mottée flotte sur le dos dans l'eau salée de la piscine en plein air, après le travail, et elle écoute le bruit des éclaboussures des nageurs. Haut au-dessus d'elle, les oiseaux décrivent des ellipses et font des descentes en piqué. Elle prend une profonde inspiration, s'imprégnant de l'air frais de la mer. Le sel et le varech. L'odeur et les sons familiers de son île natale. En ce moment, Grace a besoin de choses familières, de routine.

Cela fait une semaine que la majorité des évacués ont quitté l'île. Ils étaient plus de six mille cinq cents. Ils ont quitté le port en masse durant plusieurs jours, déferlant comme un raz-de-marée humain désordonné. La vibration sourde des moteurs des bateaux à charbon crachant leur fumée couvrait le bruit des sanglots ; et, dans leur sillage, un silence sinistre s'était abattu sur la bibliothèque. Cela n'arrive pas à tous les bibliothécaires de perdre la moitié de leurs habitués pratiquement du jour au lendemain.

Grace et Arscott, le bibliothécaire en chef de la bibliothèque de Saint-Hélier, ont fait tout leur possible pour récu-

pérer les livres qui avaient été empruntés et pour continuer à satisfaire leurs usagers restants.

« Les gens vont plus que jamais avoir besoin de livres », n'arrête pas de répéter Arscott, ou Ash, comme elle le surnomme. Il a raison. Les gens ont déjà commencé à graviter vers la bibliothèque, comme si l'élégant bâtiment de granit rose sur Royal Square pouvait refermer ses bras réconfortants sur eux et leur lancer la bouée de sauvetage que sont les livres. Ainsi, la grande matrone demeure – car Grace est persuadée que la bibliothèque est une figure féminine – digne et gracieuse, avec tous ses trésors bien en sécurité à l'intérieur.

Grace se trouve maintenant dans des sortes de limbes. Elle observe. Elle attend. Quoi donc, personne ne le sait vraiment. Elle rajuste la bretelle de son maillot de bain et agite la main pour chasser une mouche.

Un bruit sourd fait vibrer l'eau, et elle relève la tête à contrecœur. Au-dessus du mur en forme de fer à cheval de la piscine, la mer et le ciel miroitent. Un éclair noir fend le bleu éclatant.

La mouche se rapproche dans un bourdonnement, trop rapide, trop sombre. Elle a une croix noire sur le dessous de son aile.

— C'est un Heinkel ! crie une voix. Ils bombardent le port !

Grace nage sur place, sous le choc. Des chapelets de bombes commencent à tomber de l'avion, voguant avec grâce, jusqu'à ce qu'elles touchent le sol et que des panaches d'une épaisse fumée grise s'élèvent alors vers le ciel bleu. Elle regarde, immobile, les nageurs se précipiter hors de la piscine, glissant et trébuchant, attraper leurs serviettes de bain et saisir la main de leurs enfants. Elle voit leurs bouches, de grandes gueules noires et vides, s'ouvrir pour déverser des mots, mais elle n'arrive pas à les entendre. Puis, soudain, les sons lui parviennent à nouveau, elle entend des hurlements, le sang siffle à ses oreilles.

À l'abri. Il faut qu'elle se mette à l'abri. Elle nage jusqu'au bord de la piscine et en sort, dégoulinante. Elle ne trouve pas sa serviette. Elle n'a pas le temps. L'avion allemand fait demi-tour, mitraille les rues. Elle se met à courir, pieds nus, passe devant des bâtiments détruits et de la chair brisée. La vannerie est en feu. Des tourbillons de fumée entourent l'hôtel de la Pomme d'or. Une femme sort en courant du nuage de cendres, les restes sectionnés de son bras tressautant. Grace glisse sur quelque chose qui a la consistance de la chair, mais elle n'ose ni s'arrêter, ni respirer avant d'être arrivée à la bibliothèque.

— Grace...

— Ash...

Ils parlent en même temps.

Elle baisse les yeux ; incongrûment, elle porte encore son maillot de bain et son bonnet de bain à pâquerettes, alors qu'elle se trouve sur les marches de la bibliothèque. Son genou saigne. Elle ne se rappelle pas être tombée.

— Rentre chez toi, change-toi, et reviens, lui ordonne Ash. Nous avons du travail. Ils arrivent.

Elle claque des dents tant elle est choquée.

— Que... Que devons-nous faire ?

Il ouvre maintenant la porte de la bibliothèque, et ses doigts tremblent comme il tire le verrou.

— Ils vont venir chercher les livres des auteurs qu'ils n'approuvent pas. Nous devons les cacher.

Cela n'était jamais venu à l'esprit de Grace qu'il y avait des livres que les Allemands n'approuvaient pas. Plus tard, beaucoup plus tard, la naïveté et l'innocence dont elle faisait preuve à ce moment-là sembleraient presque risibles, si toutes ces horreurs ne s'étaient pas produites.

— Dépêche-toi, Grace. Il n'y a pas de temps à perdre. L'invasion a commencé.

* * *

BEA

Deux jours plus tard.

À deux rues de la bibliothèque, la factrice Bea Gold se tient très raide derrière les fenêtres occultées du bureau de poste de Broad Street, aux côtés des autres employés. Derrière eux, fourrés dans tous les coins et recoins possibles, se dressent des montagnes de colis de papier kraft, abandonnés par les évacués qui avaient tenté d'expédier leurs possessions en Angleterre avant l'occupation. Bea se rend compte qu'il est peut-être déjà trop tard, maintenant.

Ils les entendent avant de les voir. Le martèlement sourd, parfaitement synchronisé de leurs bottes militaires sur les pavés, qui résonne dans les ruelles étroites de Saint-Hélier. La panique la saisit comme un étau glacé.

— C'est toi la plus rapide. Monte. Dis-leur qu'ils sont arrivés, l'exhorte Winnie. Dépêche-toi.

Bea tourne les talons, monte quatre à quatre les marches de l'escalier qui conduit à la salle du télégraphe, au dernier étage.

Vera Le Dain, la télégraphiste, attend, les yeux ronds comme des soucoupes.

— Vite, V. Préviens Londres.

Vera se retourne sans un mot et commence à transmettre un message au Bureau central du télégraphe, à Londres. Bea se tient derrière elle et lit par-dessus son épaule :

Ils entrent dans le bâtiment. Je vais devoir interrompre la communication pour le moment. J'espère pouvoir revenir après la guerre. Dieu nous vienne en aide à tous. Dieu sauve le roi. Au revoir.

BEA

8 septembre 1943. Trois ans plus tard.

LIVRE INTERDIT

La Jeune Fille en soie artificielle, écrit par la romancière allemande Irmgard Keun et publié en 1932, raconte l'histoire d'une jeune Berlinoise qui a recours à la prostitution dans son désir de devenir une vedette de cabaret. Les nazis ont déploré sa « représentation vulgaire de la féminité allemande ».

La propre vie d'Irmgard est digne d'un roman. Après avoir été mise à l'index et avoir tenté en vain de traduire la Gestapo en justice pour perte de revenus, elle a quitté l'Allemagne, simulant sa propre mort en 1940 afin de pouvoir rendre visite à ses parents avec de faux papiers.

Beatrice Gold brûlait la chandelle par les deux bouts. Ce n'était pas une beauté au sens traditionnel du terme. Chacun de ses traits pris séparément était trop pour son visage. Elle avait des lèvres semblables à une généreuse cuillerée de confiture de fraises, des boucles brunes rebelles et un pétilllement malicieux dans le regard ; et, en cet instant précis, elle était dans la situation la plus délicate possible.

Nue, elle était écrasée sous le poids du corps chaud d'un homme, dont la peau tannée par le sel brûlait tout contre la sienne. Le sable de la dune lui grattait le dos.

— Jimmy, salopard ! Pourquoi fallait-il que tu détournes mon attention ? Je vais avoir raté le dernier autobus pour retourner en ville.

Il afficha un grand sourire et fit glisser ses mains sur ses bras pour les maintenir plaqués contre le sable.

— Que je *détourne ton attention* ? Ce que c'est romantique !

— Tu vois ce que je veux dire.

— Écoute, tu ferais aussi bien de rester. Je ne voudrais pas que tu te fasses surprendre dehors après le couvre-feu.

Elle sourit gentiment.

— Oh, je t'en prie, cet imbécile de boche ne m'attrapera pas. La plupart d'entre eux seraient incapables de trouver leur propre trou du cul à deux mains.

Il déposa une ligne de baisers au creux de son cou.

— Tu es tellement belle, Bea... même si tu jures comme un charretier.

— Tiens-toi bien ! grogna-t-elle. Regarde dans quel état je suis... Je n'ai pas mis de rouge à lèvres depuis trois ans, et un cintre a plus de courbes que moi.

Ses pensées se tournèrent aussitôt vers certaines des « femmes à boches » qui se pavanaient en ville avec du rouge à lèvres fraîchement appliqué et du parfum. Certaines des filles de Jersey auraient fait n'importe quoi pour une poignée de sales reichsmarks.

Jimmy se pencha pour l'embrasser, mais un genou bien placé dans l'entrejambes ne tarda pas à la libérer. Elle attrapa sa robe à tâtons et l'enfila, puis elle glissa ses pieds dans une vilaine paire de sabots en bois Summerland.

— Je vais vraiment me faire enguirlander si je suis en retard, marmonna-t-elle en reboutonnant son cardigan. Tu connais ma mère... C'est la seule femme au monde qui puisse aller en vacances et en revenir avec un coup de soleil sur la langue.

Jimmy rit, et des fossettes apparurent au creux de ses joues. Le soleil du crépuscule faisait ressortir le vert mousse intense de ses yeux.

— Les vacances... dit-il dans un soupir, se relevant à contrecœur. Tu t'en souviens ?

Il l'attira vers lui et déposa une ligne de baisers sableux le long de son cou.

— Un jour, Bea, nous voyagerons dans toute l'Europe, il n'y aura plus de couvre-feu, plus de fils de fer barbelés. Seulement des plages désertes et des bières fraîches.

Jimmy La Mottée, le fils d'un fermier de Saint-Ouen. Si elle ne l'avait pas tant aimé, elle n'aurait jamais tenu bon. Le trajet jusque chez lui, dans l'ouest de l'île, depuis Saint-Hélier, n'était pas une mince affaire sur une bicyclette qui avait des tuyaux d'arrosage en guise de pneus. La condition physique de Bea était au plus bas. Avant la guerre, c'était du gâteau, mais maintenant, chaque fois qu'elle faisait le trajet, elle avait l'impression que ses poumons allaient exploser.

Le supplice commençait à 18 heures, quand le bureau de poste de Broad Street fermait ses portes. Bea baissait les yeux vers ses jambes maigres. La faim lui tenaillait littéralement le ventre. Se plaindre ne semblait pas légitime – tout le monde était dans le même bateau, après tout – mais trois ans d'occupation avaient fait des ravages. Même son âme lui paraissait émaciée.

Bea se rendit compte avec un serrement de cœur de ce qui lui manquait encore plus qu'un bon repas. Aller à la bibliothèque où travaillait la sœur de Jimmy, sa meilleure amie Grace, et emprunter tous les livres qu'elle voulait. Se perdre dans le glamour d'un film d'Hollywood. Prendre un bain de minuit toute nue sous les étoiles. La main de fer refermée comme un étau sur les détails les plus insignifiants de leurs vies s'était un peu plus resserrée, les tentacules du nazisme s'étendant lentement.

Bea broyait encore du noir lorsqu'elle prit conscience que Jimmy lui avait posé une question.

— Hein ? Tu as dit quelque chose ?

— Voilà une réponse charmante à ma demande en mariage.

Il la regardait fixement, avec un sourire en coin. Des grains de sable mouchetaient ses cheveux blond cendré.

— Ne dis pas de bêtises ! Attends... Tu n'es pas sérieux, si ?

— S'il te plaît, Bea, écoute-moi. C'est important.

Jimmy la fit de nouveau asseoir dans le sable, sur la dune, à l'abri des regards.

— Je veux t'épouser.

— Tu mijotes quelque chose. Qu'est-ce que c'est ?

Il rit et se passa les mains dans les cheveux pour en faire tomber le sable.

— Très bien. Je vais quitter l'île.

Un muscle tressautait dans sa mâchoire.

— Quand ? demanda-t-elle.

— Demain, si les courants sont favorables. Mais... écoute, Bea, il faut que tu me croies : quand j'arriverai en Angleterre, je t'attendrai. Ensuite, quand la guerre sera finie, tu pourras me rejoindre, et nous pourrons nous marier là-bas. Nous irons peut-être même nous installer à Londres. Tu ne peux pas travailler toute ta vie au bureau de poste.

— M... Mais, c'est de la folie, Jimmy. Tu es fermier, pas pêcheur. Que connais-tu de la mer ? Les courants autour de Jersey sont très dangereux.

— Nous sommes trois, plus un pêcheur français de l'est de l'île qui a de l'essence.

— Mais vous ne pouvez pas vous enfuir par la côte est, ce serait du suicide !

— Non, ce n'est pas ce que nous allons faire, nous allons partir par l'ouest.

— Mais c'est encore plus dangereux ! Vous allez devoir attraper exactement le bon courant, et si vous ne sautez pas sur une mine, vous serez projetés contre un affleurement rocheux.

— Denis Vibert a réussi à s'enfuir pour l'Angleterre, et à bord d'un bateau à rames de deux mètres cinquante, dit-il, sur la défensive, prenant une poignée de sable et laissant glisser celui-ci entre ses doigts. Et puis, continua-t-il d'un air malicieux, j'ai de quoi me protéger.

Il entrouvrit son manteau, et elle aperçut le bout d'un revolver.

— Un Walther P38, dit-il avec autant de fierté que s'il lui montrait un veau gras.

— Un pistolet allemand ? demanda-t-elle dans un souffle. Tu l'as volé ?

— Allons, Bea, ce n'est pas du vol si c'est pris à un boche. La panique s'empara d'elle.

— Et... Et Dennis Audrain, l'année dernière, et Peter Hassall, et Maurice Gould ? Dennis s'est noyé. Peter et Maurice sont en prison Dieu sait où sur le continent. Non. C'est trop dangereux, surtout si tu as ce truc-là avec toi.

Le dernier grain de sable s'échappa de la main de Jimmy, et il se tourna vers elle.

— L'important, Bea, c'est que pour dix hommes qui ont échoué, il y en a un qui a réussi, ce qui prouve que c'est faisable. Je finirai peut-être à la prison de Gloucester Street, mais tant pis. Au moins, j'aurai quelque chose à raconter à nos petits-enfants.

Quelque chose à raconter à nos petits-enfants ?

Il n'y avait aucune légende, aucun récit héroïque à tirer de cette occupation, que l'incertitude, la faim et la survie. Bea regarda, entre les dunes, la longue courbe de la baie de Saint-Ouen, dont le sable doré était maintenant étouffé sous un affreux enchevêtrement de fils de fer barbelés, et elle sentit quelque chose se calcifier en elle. Cette île, autre-

fois si belle, était devenue une fortification côtière. Elle avait la sensation d'être enfermée derrière des centaines de milliers de mètres cubes de béton et de tous les autres débris de la guerre. Jour et nuit, les moteurs fumaient et les machines pilonnaient, pour faire de ces îles jadis verdoyantes une partie du puissant et imprenable mur de l'Atlantique d'Hitler.

Elle ferma les yeux pour ne plus voir cette image de la guerre, et sentit la fraîche brise océanique jouer avec ses cheveux. Jimmy soupira. Ses parents l'avaient dissuadé de s'enrôler dans les forces armées britanniques, ce qui avait porté un coup dur à son amour-propre. Il avait regardé la plupart de ses amis se ruer, pour ainsi dire, à bord des bateaux d'évacués, piaffer d'impatience de se joindre au combat, le laissant derrière faire son travail de fermier, un emploi stratégique. Ses parents avaient présenté son exemption comme une contribution noble et héroïque à l'effort de guerre, mais traire des vaches ne suffirait jamais à un homme aussi patriote que Jimmy.

— Bea...

Il lui donna un petit coup d'épaule.

— Je ne te demande pas la permission, dit-il. J'y vais...

Il prit sa main dans la sienne, et sa voix se fit plus douce.

— ... mais j'aimerais partir en sachant que tu as accepté d'être ma femme. Crois-moi, s'il te plaît. Si je reste ici, je vais devenir fou, je pense.

— Oh, merci beaucoup !

— Non, tu ne comprends pas, Bea. Essaie de te mettre à ma place. Mes frères se battent aux côtés des Britanniques, et moi, qu'est-ce que je fais ? Je fais pousser du blé pour le pain des Allemands. Pas plus tard qu'aujourd'hui, j'ai eu un de leurs commandos agricoles sur le dos. Ils n'ont pas l'air de comprendre que Dame Nature n'obéit pas aux ordres de la *Feldkommandantur* 515. L'autre jour, j'ai trouvé l'un de ces cons dans la cour, en train d'inspecter les pis de mes

vaches, et il a exigé les chiffres de la production pour voir si j'en vendais une partie au marché noir.

Jimmy s'interrompit et passa une main sur la barbe de plusieurs jours qui couvrait son menton.

Sa colère était palpable. Elle le hérissait, comme une lime de fer sous un aimant.

— Je me sens comme un animal en cage, Bea. Tu ne t'en rends pas compte ? Cette île est une prison sans murs.

Bea lui posa une main sur la nuque et sentit la tension de ses muscles contractés.

— Très bien. Ta décision est prise, mais entre nous, je pense que tu es maboul.

— Es-tu assez maboule pour être ma femme ?

Elle rit, pour ne pas pleurer.

— Folle à lier.

— C'est un oui ?

Elle hocha la tête et refoula ses larmes. Elle ne le laisserait jamais la voir pleurer. Même quand son père était mort, elle n'avait montré à personne le moindre signe de faiblesse.

— Oh, Bea, je ne peux pas te dire à quel point tu me rends heureux ! dit Jimmy.

Puis il pressa ses lèvres contre les siennes, en un baiser brûlant trahissant un profond soulagement. Cependant, elle percevait aussi la peur qui s'insinuait dans ce baiser, et elle sentait la dureté et la froideur du revolver volé qui s'enfonçait dans sa poitrine.

Il sortit quelque chose de sa poche.

— Oh, Jimmy...

Elle fit tourner la bague en étain cabossée entre ses doigts.

— J'y ai gravé nos initiales. Regarde...

JLM. BG.

— Elle n'est que provisoire, en attendant que je puisse me procurer quelque chose de mieux, continua-t-il, observant attentivement son visage pour voir sa réaction.

À ce moment précis, Bea perçut toute l'occupation et son ennui, et vit passer sur son visage la privation.

Elle passa la bague à son doigt.

— C'est *déjà* quelque chose de mieux, répondit-elle avant de l'embrasser tendrement. Je t'aime tant, Jimmy La Mottée.

Elle sentit leur odeur avant de les voir, et la peur l'envahit. Jimmy s'aperçut aussi de leur présence et il recula, la repoussant instinctivement au sol, entre les dunes.

À travers les joncs, ils virent une patrouille de l'Organisation Todt qui menait un groupe de travailleurs forcés russes et polonais vers la plage. Il y avait une carrière, non loin de l'endroit où ils étaient assis, et les prisonniers étaient reconduits jusqu'à leur camp. Bea poussa un petit gémissement en voyant qu'ils étaient vêtus de haillons, couverts de boue et de ciment après une journée de travail, infestés de poux et de maladies.

Des travailleurs forcés, traités comme des esclaves, avaient commencé à arriver sur l'île au compte-gouttes au mois d'août de l'année précédente, puis ils avaient afflué en masse, et maintenant, un an plus tard, l'endroit regorgeait de ces pauvres diables. Elle avait vu leurs camps répartis çà et là sur l'île : des baraques en bois longues et basses entourées de fil de fer barbelé, pleines de gens décharnés par la faim et par la douleur. On ne trouvait plus de freesias ou d'œillets délicatement parfumés, de tomates délicieuses et de pommes de terre nouvelles dans les champs de Jersey. Seulement des squelettes ambulants.

Leurs silhouettes raides et mélancoliques se rapprochaient, et Bea se trouvait comme subjuguée par leurs visages, par leurs yeux tourmentés sous leurs casquettes à visière. Elle se força à regarder attentivement l'un d'eux, essayant de donner un visage humain à un individu qui, pour les Allemands, n'était qu'un *Untermensch* – un « sous-homme ».

— Ce n'est qu'un gamin, murmura-t-elle, horrifiée.

— Chut... S'ils sont en train de rentrer, c'est que le couvre-feu doit être passé. Nous sommes dans la zone militaire, ne l'oubliez pas. Ils nous abattront sur place s'ils nous trouvent ici.

Le jeune garçon devait avoir quatorze ans, quinze tout au plus. Elle tressaillit comme il se rapprochait d'un pas lourd. Elle-même était maigre, mais lui n'avait plus que la peau sur les os. Incapable de se retenir, elle glissa une main dans sa sacoche et en sortit un vieux navet qu'elle avait trouvé sur le bord de la route. De toutes ses forces, elle le lança par-dessus la dune et le regarda rebondir puis rouler sur la plage, pour aller s'arrêter aux pieds du garçon.

Jimmy se tourna vivement vers elle, l'air horrifié, les yeux écarquillés.

— *Halt !* hurla un garde, sa voix dure portée par le vent.

Les esclaves se jetèrent tous sur le navet, mais ce fut le garçon, plus petit et plus agile, qui l'attrapa et le dévora, l'écume aux lèvres et la terre lui sortant de la bouche.

— Qu'est-ce que tu as fait, Bea ? chuchota Jimmy.

Le garde de l'Organisation Todt en uniforme kaki, les cheveux brillants comme du cuir vernis et le visage en lame de couteau, s'avança vers le garçon à grandes enjambées et, aussi calmement que s'il caressait un chat, prit son fusil et s'en servit pour frapper violemment le garçon au visage. Bea entendit un craquement d'os comme il s'effondrait sur le sol.

— *Nehmen Sie Ihren Hut ab !*

« Enlevez votre chapeau ! »

Le garçon releva la tête, du sang coulant d'une entaille à son front, et il retira sa casquette.

— Pourquoi vous n'avez pas votre chapeau ? Remettez-le ! ordonna l'Allemand, adressant un clin d'œil aux autres gardes.

À peine le garçon eut-il remis sa casquette que le garde le frappa à nouveau à la tête avec la crosse de son fusil. Cette fois, la violence du coup fit voler la casquette en arrière. Riant, un autre garde la remit à sa place et fit signe à son collègue. Deux des gardes soulevèrent le garçon et le tinrent entre eux. Ses jambes dégoulinantes de sang pendillaient au-dessus du sol. L'effroyable vérité apparut soudain à Bea. Pour ces ordures, ce n'était rien de plus qu'un jeu malsain de voir combien de fois ils pouvaient faire tomber sa casquette avant qu'il meure.

— Je... Je ne peux pas regarder ça, murmura-t-elle.

Des larmes embuèrent ses yeux tandis qu'elle se détournait et rampait entre les dunes jusqu'à l'endroit où Jimmy et elle avaient laissé leurs bicyclettes, cachées dans un bosquet d'arbres le long de la route côtière. Elle se pencha par-dessus le cadre de son vélo, rongée de culpabilité devant la stupidité de ses actes. La douleur cuisante de sa colère fit ressurgir de sombres souvenirs, qui lui revinrent en foule, implacables. Le bruit sourd des bombes. Le sang s'infiltrant dans les lattes blanches du plancher du bateau de pêche de son père. Les champs de Jersey étaient devenus rouges de sang et de jus de tomate, ce jour-là de l'été 1940. Bea travaillait tard au bureau de poste quand les bombardiers étaient arrivés. Le soir où son père s'était vidé de son sang sur son bateau de pêche. Dans leur peur, leur confusion et leur chagrin, ils s'étaient tous demandé ce qui se passerait ensuite.

Trois années entières, voilà ce qui s'était passé.

— Je les hais, dit-elle, bouillonnant de colère et sentant la haine l'envahir. Je les hais, ces salauds !

Jimmy la prit dans ses bras et lui murmura à l'oreille :

— Tu vois, Bea ? Tu comprends, maintenant, pourquoi il faut que je m'enfuie ? Il faut que les gens soient mis au courant. Les nazis racontent à l'Angleterre que c'est une

occupation modèle. Il faut que les gens sachent ce qui se passe réellement ici.

Elle hocha la tête, se surprenant à acquiescer, et plus étonnée encore de s'apercevoir que, pour la première fois depuis que son père avait été déchiqueté par une bombe allemande, elle pleurait enfin.

Le vent fouettait les longs oyats, dans les dunes, et leur envoyait des tourbillons de sable dans le visage.

— Je suis vraiment désolé, Bea, dit Jimmy, peinant à retenir ses larmes. Reste avec moi cette nuit, s'il te plaît.

Elle hocha de nouveau la tête et leva son petit menton pointu.

— Je vais rester. Ma décision est prise : je viens avec toi. Je veux quitter cette île, moi aussi.